

Il avait ôté aussi son linceul blanc à croix noire, et l'avait posé, près du balcon d'Arthur, sur un vase de marbre à piédestal. Sa musique est des plus bruyantes; la danse est des plus animées. Les rayons de la lune, en se glissant à travers les os de ces habitués du cercueil, donnaient à leur aspect fantastique des variétés terrifiantes. Leurs pas étaient vifs et cadencés; mais le craquement de leurs membres dépouillés de chair, accompagnant les accords du spectre-musicien, y mêlaient une sorte de glas. C'était la fête des sépulcres.

Quatre heures sonnent à la Chapelle. *Quatre heures!* cela ne saurait être; il n'y a que quelques minutes qu'Arthur est sur son balcon à regarder danser la mort... C'est que peut-être les douze coups de l'horloge qui l'a réveillé n'ont retenti que dans son cerveau!.. C'est que les heures de l'affreuse nuit n'ont peut-être pas plus de réalité que les squelettes n'ont de vie!.. Arthur voit pointer l'aube du jour. Sorti de sa sinistre atonie, il se précipite hors de sa chambre, et veut aller s'assurer par lui-même de l'impalpabilité des fantômes. Mais ceux-ci, aux

premières lueurs du matin, cessent leurs danses et leurs jeux; ils courent chercher leurs suaires, s'en enveloppent et s'échappent. Le musicien funéraire, obligé de descendre de son tréteau, est seul demeuré en arrière; il n'a pu reprendre son linceul aussi promptement que ses compagnons; et, au moment où il allait s'en ressaisir, Arthur, arrivé avant lui au vase de marbre où il l'avait placé, le tenait déjà dans ses mains... Tous les spectres ont disparu.

Arthur regarde... Plus de bal. Pas un squelette, pas une ombre. Néanmoins il lui reste entre les mains une preuve palpable de la réalité des visions nocturnes; il remonte à sa chambre avec ce lugubre trophée; le jette sur son lit; et, brisé par ses émotions, tombe anéanti sur un siège.

Sa rêverie léthargique était alors, pour ainsi dire, entre la veille et le sommeil, ce qu'est le crépuscule à la terre: un milieu entre le jour et la nuit, une halte entre la vie et la mort... Mais l'heure du duel va sonner. Sir Arthur vole au bois d'Altirgh.

Cependant lady Elisabeth, après un long accès de fièvre, était complètement revenue à elle. L'aube nouvelle avait paru.

« — Où est Arthur ? dit la châtelaine. Arthur ! je veux le voir : qu'il vienne ! »

On le cherche de tous côtés ; on ne le trouve point dans son appartement. Il est sorti sans avoir été remarqué par aucun des gens du château.

« — *A-t-il emporté son épée ?* demande lady Elisabeth avec la constante préoccupation que lui avaient laissée ces paroles de *la seconde vue* : *J'entends le cliquetis des armes.* »

La réponse est affirmative. »

L'infortunée n'a plus devant les yeux que des glaives et du sang ; elle ne doute pas d'une catastrophe prochaine. Mais contre qui Arthur aurait-il été se battre ? Elle n'a point su que le chef des faux pèlerins était lord Édouard Sommerfield. L'idée lui vient subitement d'aller consulter Macquerson ; elle quitte son lit et sa chambre en dépit de son médecin ; et, suivie de quelques-uns des ses domestiques, elle court au bois du prophète.

O terreur !.. A peine a-t-elle franchi les murs du château qu'un brancard se présente à ses yeux ; il est porté par quatre villageois ; et Macquerson marche à côté.

« — Arthur ! s'écrie la châtelaine. »

La litière s'est arrêtée ; et lady Elisabeth, se jetant sur le corps de son mari, s'abandonne à son désespoir. Hélas ! Arthur ne l'entend qu'à peine ; un coup d'épée lui a traversé la poitrine. Il semble à ses derniers moments.

« — Sauvez donc Arthur ! sauvez-le ! dit Elisabeth, éperdue, saisissant le bras du prophète. Ne sauriez-vous que prédire les malheurs ?.... Ne pourriez-vous les secourir ?.... N'êtes-vous qu'une cloche funèbre ?.. »

— Une *cloche funèbre* ! répond le vieillard d'un ton sévère : pourquoi l'avez-vous fait tinter ? Rappelez-vous ce que je dis constamment à ceux qui viennent m'interroger : « *Qui veut trop voir au-delà des limites posées par le ciel, s'écarte des vues du Seigneur !* »

— Ah ! reprend Elisabeth hors d'elle, est-ce ici le moment des moralités et des reproches !.. Arthur est-il perdu pour moi ?

— Voulez-vous que j'écoute encore? dit Macquerson d'un ton solennel.

— Non!.. réplique la châtelaine. Je ne veux plus de prophéties; je n'interroge plus l'avenir; je me prosterne devant les mystères et les décrets de Dieu: Je lui crie: *Que ta volonté soit faite!* Vieillard! achevez ma prière! Ajoutez-y: *Seigneur! ayez pitié d'Élisabeth!* Vous dites que je suis coupable: je n'ose plus prier pour moi.»

La seconde ouïe avait entendu le duel des deux rivaux, du fond de l'ermitage d'Altirgh. S'élançant aussitôt vers le terrain du combat, l'octogénaire était arrivé au moment où sir Arthur, baigné dans son sang, tombait sous le fer ennemi. Habile à secourir les malheureux et à soigner les malades, il avait porté avec lui de quoi poser un appareil à une blessure; et lord Sommerfield, ayant couru au village voisin, un brancard et quatre montagnards étaient venus à l'aide d'Arthur. La châtelaine a tout appris, le duel et ses circonstances.

« — O mon Dieu! murmurait-elle en mar-

chant auprès de la funèbre litière: il ne me voit, ni ne m'entend!... »

Puis se tournant, d'un air égaré, vers l'inspiré du bois d'Altirgh:

« — Et vous! cruel vieillard! reprend-elle; vous! devant moi... je m'en souviens... vous avez parlé de *linceut!*

— Pourquoi me faisiez-vous parler!

— N'aviez-vous pas le droit de vous taire!.. Oh! assez de vaines récriminations! Je ne vous demande plus *d'écouter*, je ne vous demande que *d'agir*.

— Eh! que fais-je ici autre chose! Qui a pansé la plaie du blessé! Qui vous le ramenait à Altirgh!...

— Pardon! le désespoir m'égare. Vous êtes notre appui: c'est vrai. Vous serez son sauveur: n'est-ce pas? Vous n'avez *rien de noir dans le cœur?* Répétez ces mêmes paroles! Mais non: ne me répondez pas; je ne vous adresse aucune demande; je ne vous fais aucune question. Vieillard! je me prosterne et je prie.»

Le brancard s'était arrêté de nouveau pour

reposer les porteurs ; et lady Élisabeth était retombée agenouillée sur la bruyère. Sir Arthur, peu d'instants après, était au château, sur son lit. Il n'avait pas repris connaissance.

« — Faites appeler votre médecin ! dit l'octogénaire à la châtelaine.

— Non : Je ne veux que vous près de lui ! répond lady Élisabeth. Vous seul, vous veillerez sur Arthur. Ce n'est pas la puissance de l'homme qui peut me le sauver : c'est celle du juge suprême. Il faut ici plus qu'un docteur, il faut la Providence. »

L'aumônier du château se présente ; il apporte au jeune mourant les secours de son ministère.

« — Un objet étrange a frappé mes yeux ce matin, dit l'ecclésiastique à Macquerson. En faisant le tour du manoir, j'ai trouvé, contre un vase en marbre, un squelette étendu sur l'herbe.

— Avait-il sur lui son linceul ? demande l'inspiré d'Altirgh. »

Lady Élisabeth frémit. *Linceul* : Ce mot la glace d'horreur.

« — Non : réplique le chapelain. Je n'ai vu que des ossements. J'ai donné ordre aussitôt qu'on les enterrât dans le cimetière de la paroisse. J'avais chez moi un drap *noir* marqué d'une croix *blanche* ; j'en ai fait un suaire pour le squelette ; et, maintenant, il repose en terre sainte.

— Dieu!... interrompt la châtelaine : en voici un... là... sur le lit !

— Quoi donc ? Milady !

— Un *linceul*.

— En effet, reprend l'aumônier : *blanc* et marqué d'une croix *noire* : Celui-ci est le contraire du mien.

— Macquerson ! dit Élisabeth d'une voix plaintive et lugubre : ceci est un mystère nouveau : je ne veux pas le pénétrer ; mais une secrète voix me parle : car le malheureux a souvent en lui des avertissements surnaturels : *Quelqu'un mourra ici*, j'en suis sûre !

— Silence ! répond le vieillard. Nous prions pour qui périra. »

Vers le milieu de la journée, Arthur revient à lui ; il est hors d'état de se faire enten-

dre. Son regard seul, plein de reconnaissance et d'amour, répond silencieusement aux douloureux accents de sa femme. A la chute du jour, sa respiration commence à s'embarrasser de nouveau. La nuit pourra être fatale.

« — Sir Arthur ! dit Macquerson tout bas au blessé, après lui avoir donné une potion fortifiante et salutaire, lord Édouard Sommerfield, dont j'ai vu le désespoir au sol de l'homicide, a compris l'horreur de son crime. Il a déjà imploré le pardon de Dieu : il voudrait maintenant celui de sa victime. Consentez-vous à ce qu'il vienne ? »

Le geste d'Arthur disait : *Non.*

« — Jeune homme ! reprend le vieillard : dans quelques heures, vous serez peut-être devant Dieu. Prenez-y garde ! il est peu d'âmes sans tache ici-bas : Vous eûtes aussi vos erreurs. Si vous n'avez pas pardonné sur la terre, vous ne serez pas pardonné dans le ciel.

— *Qu'il vienne !* a répliqué le mourant. »

La nuit se passe tranquillement. Macquerson,

un peu avant l'aurore, confie Arthur aux soins d'Élisabeth, et va chercher lord Sommerfield. A huit heures du matin, l'aumônier, qui s'était éloigné quelques instants, revient au chevet du malade.

« — Encore un fait inexplicable ! dit-il à la dame d'Altirgh. Le squelette que j'avais fait remettre en terre sainte est de nouveau ressorti de sa fosse. Il est encore étendu sur l'herbe au pied du balcon de cette chambre ; et le linceul *noir à croix blanche* dont je l'avais enveloppé...

— Eh bien !

— Le squelette l'a rapporté ; et, le considérant apparemment comme un fardeau inutile, il l'a déposé sur le vase en marbre de la terrasse. Maintenant, Milady, que faire ! »

Arthur, d'un geste de la main, redemande le *suaire blanc à croix noire* qu'il avait près de lui la veille. L'aumônier ne le comprend pas. En ce moment on annonçait lord Sommerfield et Macquerson : Lady Élisabeth se retire.

« — Sir Arthur ! dit le célèbre octogénaire avec l'exaltation de la foi. Au nom du Dieu des

miséricordes ! un oubli aux ressentiments , une parole au repentir. »

Le laird expirant tend la main à son rival agenouillé :

« — Édouard ! dit-il. Je vous pardonne.

— Bien : reprend l'oracle d'Altirgh. A présent , que Dieu se prononce ! »

Il ouvre la fenêtre du balcon pour adresser sans doute une prière à l'arbitre suprême : un cri s'échappe de sa bouche.

« — Le squelette !... à sa même place !..

— Édouard ! rendez-lui son linceul ! Murmure Arthur avec effort. »

Il montrait le suaire blanc... venu de la danse des morts. Lord Sommerfield prend le vêtement funèbre ; et , du haut du balcon de la chambre , il le jette aux pieds du squelette. O surprise ! ô merveille ! A peine l'a-t-il touché que l'hôte des tombeaux se relève ; il peut maintenant retourner à sa fosse. Il salue le balcon d'où lui est tombée l'enveloppe mortuaire sans laquelle , probablement , il n'eût pu reposer en paix ; et , saisissant le manteau *noir* à croix

blanche qu'il avait déposé sur le vase de marbre , il le lance à lord Sommerfield.

Un vent extraordinaire se lève ; il s'empare du linceul noir , l'emporte dans les airs et l'y déploie. La croix blanche , apposée sur l'étoffe de deuil , y resplendit comme *le labarum* de Constantin au milieu des nuées. Le suaire mystérieux flotte un instant aux champs de l'espace , comme le manteau d'Elisée , qu'Élie jetait du haut de son char ; il tourbillonne çà et là ; puis , s'abattant sur le balcon , il vient , de ses plis fantastiques , envelopper le faux pèlerin. Édouard Sommerfield pousse un cri... il joint les mains et tombe... il est mort.

Élisabeth accourt effarée.

« — *Quelqu'un ici devait mourir* , lui dit le prophète d'Altirgh en lui montrant lord Sommerfield. Le voici ! Prions Dieu pour lui.

— Et Arthur ?...

— Arthur est sauvé. »

Trois mois après , sir Arthur et lady Élisabeth jouissaient d'un parfait bonheur. Le pays re-

tentissait des événements qui avaient précédé et suivi leur mariage ; aucun fait n'était révoqué en doute, hormis l'histoire du *squelette*. On assurait que la *danse funèbre* n'avait été que la vision d'un esprit égaré par la souffrance, et qu'entrant dans les idées du malade pour rendre le calme à son cerveau brûlant, on avait imaginé l'étrange scène du suaire. La seule chose qui témoignât en faveur du récit miraculeux était la mort subite de lord Sommerfield sur le fameux baleon du manoir ; mais les incrédules affirmaient qu'il y avait péri, par suite d'émotions très-vives, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Ceci était-il plus croyable ? La majeure partie de la contrée adoptait l'autre version. La plus poétique eut le plus de partisans. On se disputa longtemps à cet égard ; qu'en advint-il au bout du compte ! que rien ne fut prouvé d'aucun côté ; et que, selon l'usage, en pareil cas, chacun garda son opinion.

XII

Je suis au bord du lac Lomond.

Ce roi des lacs de l'Écosse ne ressemble ni au *Leman* de la Suisse, ni au lac de *Come* de l'Italie, ni au *Wennern* de la Suède, ni au *Wolfgand-See* de l'Autriche ; mais il n'en rivalise pas moins avec eux en beautés et en renommée. Il a trente îles de différentes grandeurs et de diverses formes, dont les unes sont couvertes de bois touffus et les autres de rocs arides. Là le *ben Lomond*, un des plus hauts pics